

IRA LEVIN

**UN BONHEUR
INSOUTENABLE**



**NOUVELLE
TRADUCTION**

Nouveaux
Millénaires

**UN BONHEUR
INSOUTENABLE**

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Les femmes de Stepford, *J'ai lu* 649

IRA LEVIN

UN BONHEUR INSOUTENABLE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Guillot

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
THIS PERFECT DAY

© Ira Levin, 1969
© Éditions J'ai lu, 2018, pour la traduction française

À Adam Levin, Jed Levin, et Nicholas Levin

*Jésus, Marx, Wood et Wei
Nous ont accordé ce jour parfait.
Parmi Marx, Wood, Wei et Jésus,
Seul Wei n'a pas été sacrifié.
Wood, Wei, Jésus et Marx,
Nous ont donné écoles et parcs.
Wei, Jésus, Marx et Wood,
Nous ont rendus humbles,
Nous ont rendus bons.*

Comptine de cour d'école.

PREMIÈRE PARTIE

GRANDIR

I.

Des piliers de béton immaculés, grands et moins grands, ceinturaient une vaste place rose où jouaient et s'exerçaient quelque deux cents enfants, encadrés par une douzaine de surveillantes en combinaisons blanches. La plupart d'entre eux – nus, le teint hâlé, les cheveux noirs – rampaient dans des cylindres jaunes et rouges, faisaient de la balançoire ou de la gymnastique par petits groupes ; mais dans un coin ombragé, installés en demi-cercle sur une marelle incrustée dans le sol, quatre gosses en écoutaient parler un cinquième.

« Ils attrapent des animaux, les mangent, et se servent de leurs peaux pour s'habiller, disait celui-ci, un petit garçon de huit ans. Et ils... ils font un truc qui s'appelle "se battre". Ça veut dire qu'ils se font du mal, exprès, avec leurs mains ou avec des objets. Ils ne s'aiment pas, et ne s'entraident *jamais*. »

Son auditoire l'écoutait bouche bée. « Mais on ne peut *pas* ôter son bracelet, répliqua une fille un peu plus jeune. C'est impossible. » Elle tira d'un doigt sur le sien, pour souligner la solidité des maillons.

« C'est possible avec les bons outils, rétorqua le garçon. On le retire bien les Jours de l'Union, pas vrai ?

— Une seconde, pas plus.

— Mais on le *retire*, pas vrai ?

— Où est-ce qu'ils vivent ? s'enquit une autre gamine.

— Au sommet des montagnes. Dans des cavernes profondes. Dans toutes sortes d'endroits impossibles à repérer.

— Ils doivent être malades », dit la première.

Une remarque qui fit rire le garçon. « Bien sûr qu'ils sont malades. C'est précisément ce que veut dire "incurable" : malade. Et c'est pour ça qu'on les appelle des incurables, parce qu'ils sont très, très malades.

— Mais ils ne reçoivent pas leurs traitements ? » demanda le plus jeune des enfants, un gosse de peut-être six ans.

Le plus vieux le toisa. « Sans leurs bracelets ? Dans des cavernes ?

— Mais comment *deviennent*-ils malades ? Ils reçoivent bien leur traitement jusqu'au moment où ils s'enfuient, pas vrai ?

— Les traitements, affirma l'aîné, ne fonctionnent pas toujours. »

Le cadet des présents lui lança un regard plein de mépris. « Si.

— Non. »

Une surveillante fit alors irruption, un ballon de volley sous chaque bras. « Bonté divine ! s'exclama-t-elle. C'est quoi, cet attroupement ? À quoi jouez-vous ? À lapin-maillard ? »

Les enfants s'empressèrent de se relever, pour former un cercle plus large – sauf celui de six ans, qui demeura immobile. La surveillante le regarda avec curiosité.

Deux notes sortirent alors des haut-parleurs. « Douche et vestiaire », ordonna la surveillante ; les enfants s'éloignèrent aussitôt au pas de course.

Le dernier se mit enfin debout, l'air malheureux, *troublé*. La surveillante s'accroupit devant lui et fixa sur lui des yeux inquiets. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Le petit garçon, qui avait les yeux vairons – le droit vert, le gauche marron –, se mit aussitôt à battre des paupières.

Elle laissa tomber ses deux ballons, lui tortilla le poignet pour examiner son bracelet, puis le prit gentiment par les épaules. « Qu'est-ce qu'il y a, Li ? Tu as perdu la partie ? Perdre revient au même que gagner – tu le sais, hein ? »

Il hocha la tête.

« L'important, c'est de s'amuser et de faire de l'exercice, pas vrai ? »

Nouveau hochement – suivi d'une tentative de sourire.

« Bon, fit la surveillante, voilà qui est mieux. Tu ressembles un peu moins à un petit singe triste, maintenant. »

Le sourire s'épanouit.

« Douche et vestiaire », poursuivit-elle avec un soulagement évident. Elle le fit pivoter pour lui donner une petite tape sur le derrière. « Allez, déguerpis ! »

Le garçon, qu'on appelait parfois Matou mais plus souvent Li – il avait pour numéro Li RM35M4419 –, ouvrit à peine la bouche de tout le repas, mais les jacassements continuels de sa sœur Paix empêchèrent ses parents de le remarquer. Ce ne fut qu'une fois toute la famille installée devant la télé que sa mère s'intéressa de plus près à son cas. « Tu es sûr que ça va, Matou ?

— Oui, je vais bien. »

Sa mère se tourna vers son père. « Il n'a pas dit un mot de toute la soirée.

— Je me sens *bien*, insista Matou.

— Alors pourquoi restes-tu si silencieux ?

— Chut », intervint son père. Les couleurs hésitaient encore sur l'écran, qui s'était allumé.

Une fois la première heure terminée, les enfants partirent se préparer à aller au lit. La mère de Matou le rejoignit dans la salle de bains, le regarda se laver les dents, puis se débarrasser de l'embout amovible. « Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-elle. Quelqu'un t'a fait une remarque à propos de ton œil ? »

Il rougit. « Non.

— Rince-la, lui dit-elle.

— Déjà fait.

— *Rince-la.* »

Il s'exécuta, puis se dressa sur la pointe des pieds pour remettre la brosse sur l'étagère. « Jésus nous a parlé... Jésus DV. Pendant qu'on jouait.

— De quoi ? De ton œil ?

— Non, pas de mon œil. Personne ne parle jamais de mon œil.

— De quoi, alors ? »

Il haussa les épaules. « De membres qui... tombent malades et... quittent la Famille. Ils retirent leurs bracelets après avoir pris la fuite. »

Une pointe de nervosité envahit le regard de sa mère. Les « incurables. »

Il hocha la tête ; qu'elle connaisse ce nom le mettait encore plus mal à l'aise. « C'est vrai ?

— Non. Non, ce n'est pas vrai. Non. Je vais appeler Bob. Il va tout t'expliquer. » Elle fit volte-face, puis se hâta de sortir – croisant sur sa route la petite Paix, occupée à boutonner son pyjama.

« Plus que deux minutes ! lança le père installé dans le séjour. Ils sont couchés ?

— Un des enfants lui a parlé des incurables.

— Fiel.

— Je vais appeler Bob. » Elle marchait déjà vers le vidéophone.

« Il est 20 heures passées.

— Il viendra. » Elle appliqua son bracelet sur la plaque du combiné, puis lut à voix haute le numéro imprimé en rouge sur une carte glissée sous le cadran : « Bob NE20G3018. » Elle attendit, en se frottant fébrilement les paumes. « Je *savais* que quelque chose le tracasait. Il n'a pas dit un mot de toute la soirée. »

Le père de Matou se leva de son fauteuil. « Je vais aller lui parler.

— Laisse Bob s'en occuper ! Va mettre Paix au lit ; elle est encore dans la salle de bains ! »

Bob arriva vingt minutes plus tard.

« Il est dans sa chambre, lui dit la mère de Matou.

— Vous deux, leur dit Bob, continuez à regarder l'émission. Allez, rasseyez-vous et profitez du spectacle. » Il leur sourit. « Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. *Vraiment*. Ça arrive tous les jours.

— Aujourd'hui encore ? s'étonna le père de Matou.

— Bien sûr. Et ça arrivera toujours dans un siècle. Un enfant reste un enfant. »

Jamais auparavant ils n'avaient eu de conseiller si jeune : vingt et un ans, à peine sorti de l'Académie. Mais il n'y avait rien d'effacé en lui, aucune pusillanimité. Bien au contraire : il se montrait plus décontracté, plus sûr de lui que des conseillers de cinquante ou cinquante-cinq ans. Ils en étaient très contents.

Il alla se poster devant la chambre de Matou, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le garçon lisait une bande dessinée au lit, allongé sur le ventre.

« Salut, Li.

— Salut, Bob. »

Le conseiller entra, s'assit au bord du lit, posa son téléord par terre, mit une main sur le front de Matou, puis lui ébouriffa les cheveux. « Tu lis quoi ?

— *Le Combat de Wood*. » Après lui avoir montré la couverture de l'album, le garçon le laissa se refermer et commença à suivre de l'index le large W jaune.

« J'ai cru comprendre qu'on t'avait raconté des bêtises sur les incurables ?

— C'est juste des bêtises, alors ? s'enquit Matou sans quitter des yeux le mouvement de son doigt.

— Exactement, Li. C'était vrai il y a très, très longtemps – mais plus maintenant. »

Sans mot dire, le garçon se remit à surligner le W du doigt.

« On n'a pas toujours eu des connaissances aussi poussées qu'aujourd'hui en chimie et en médecine, poursuivit Bob. Une cinquantaine d'années après l'Unification, il arrivait encore que des membres tombent malades – il y en avait très peu, mais ceux-là ne se considéraient *pas* comme des membres. Certains parmi eux prenaient la fuite, et partaient vivre dans des endroits que la Famille laissait à l'abandon – des îles désertes, par exemple, ou des pics montagneux.

— Et ils enlevaient leur bracelet ?

— Je suppose, oui. De toute façon ils ne leur auraient pas été d'une grande utilité, sans scanners pour les lire.

— Jésus nous a dit qu'ils se... "battaient", c'est bien ça ? »

Bob se détourna un instant. « Mieux vaut privilégier l'expression "agir avec agressivité". Mais oui, ils le faisaient. »

Matou leva les yeux vers lui. « Mais ils sont morts, maintenant ?

— Oui, tous morts. Jusqu'au dernier. » Il lui caressa les cheveux. « Tout cela s'est passé il y a bien longtemps. Plus personne n'agit ainsi, désormais.

— Nous avons fait de gros progrès en médecine et en chimie. À présent les traitements fonctionnent.

— Exactement. Et n'oublie pas qu'à l'époque il y avait cinq ordinateurs distincts. Quand l'un de ces membres malades quittait son continent natal, il se retrouvait complètement déconnecté.

— Mon grand-père a participé à la construction d'UniOrd.

— Je sais, Li. Alors la prochaine fois qu'on te parlera des incurables, souviens-toi de deux choses : premièrement,

que les traitements sont devenus bien plus efficaces au fil du temps ; et deuxièmement qu'UniOrd veille sur nous partout sur Terre. D'accord ?

— D'accord. » Et il sourit.

« Voyons ce qu'il dit à ton propos. » Bob ramassa son téléord, l'ouvrit sur ses genoux.

Matou se leva, s'approcha tout en relevant la manche de son pyjama. « Tu crois que je vais recevoir un traitement supplémentaire, Bob ?

— Si tu en as besoin. Tu veux bien l'allumer, s'il te plaît ?

— Moi ? J'ai le droit de faire une chose pareille ?

— Bien sûr. »

Matou prit précautionneusement l'interrupteur du téléord entre son pouce et son index. Il le fit basculer ; à sa grande satisfaction, trois petites leds s'allumèrent aussitôt – une bleue, et deux orange.

Un spectacle qui fit sourire le conseiller. « Touche-le. »

Matou colla son bracelet contre le scanner ; la diode bleue vira au rouge.

Bob se mit à pianoter expertement sur des touches, sous le regard admiratif du garçon. Une ligne de symboles verts finit par apparaître sur l'écran, puis une seconde dessous. Matou en était comme hypnotisé.

Le conseiller lui lança un petit regard en coin. « Demain à 12 h 25, fit-il.

— Génial ! Merci !

— Merci à Uni, fit Bob en éteignant le téléord. Qui t'a parlé des incurables, déjà ? Jésus... ?

— DV33-quelque chose. Il vit au vingt-quatrième étage. »

Le conseiller débrancha l'appareil. « Il est sans doute aussi inquiet que tu l'étais.

— Et lui aussi, il aura droit à un traitement supplémentaire ?

— Oui, si jamais il en a besoin. Je vais avertir son conseiller. Bon, frère, *au lit*, maintenant ; tu as école demain. » Il lui ôta la bande dessinée des mains, puis la posa sur la table de chevet.

Matou s'allongea, laissa sa tête s'enfoncer dans l'oreiller. Bob se leva, éteignit la lampe, repassa une main dans les cheveux du garçon, puis se pencha pour lui embrasser la nuque.

« À vendredi, lui dit Matou.

— C'est ça. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Bob. »

Ses parents se levèrent d'un bond au retour de Bob dans le séjour.

« Tout va bien, leur annonça-t-il. Il ne va pas tarder à s'endormir. Il va recevoir un traitement supplémentaire demain, à l'heure du déjeuner – sans doute un peu de tranquillisant.

— Oh, quel soulagement ! s'exclama la mère de Matou.

— Merci, Bob, ajouta son père.

— Merci à Uni. » Il s'approcha du vidéophone. « Je vais faire en sorte que l'autre garçon reçoive de l'aide, ajouta-t-il. Celui qui lui en a parlé. » Et il appliqua son bracelet sur le combiné.

Le lendemain, après le déjeuner, Matou partit emprunter les escalators reliant son école au médicament, situé trois niveaux plus bas. L'indicateur de son bracelet passa au vert lorsqu'il l'eut posé sur le scanner de l'entrée ; idem à la porte du service thérapeutique, puis à celle de la salle de traitement.

Seules quatre des quinze unités étaient en service, ce qui expliquait la file d'attente passablement longue. Assez vite, pourtant, il se retrouva à gravir des marches d'enfant, à enfoncer un bras – manche relevée – dans une ouverture bordée de caoutchouc. Il le garda bien immobile le

temps que le scanner interne trouve son bracelet, s'y fixe, et qu'il ressente la chaleur du disque à injection sur son bras. Des moteurs se mirent à grasseyer, des liquides à s'écouler goutte à goutte. La petite lumière bleue passa au rouge au-dessus de sa tête ; le disque lui picota le bras ; puis le bleu fit son retour.

Plus tard dans la journée, dans la cour de récréation, Jésus DV – le garçon qui lui avait parlé des incurables – vint trouver Matou pour le remercier de son aide.

« Merci à Uni, répondit celui-ci. J'ai reçu un traitement supplémentaire. Et toi ?

— Moi aussi, répondit Jésus. Tout comme les autres, ainsi que Bob UT – celui qui m'en avait parlé.

— Ça me faisait un peu peur, d'imaginer des membres tombant malades et prenant la fuite.

— Pareil. Mais ça n'arrive plus, aujourd'hui ; ça date d'une époque très, très lointaine.

— Les traitements ont fait d'immenses progrès, ajouta Matou.

— Et maintenant on peut compter sur UniOrd, qui veille sur nous partout sur la Terre.

— Tu as bien raison. »

Une surveillante vint les forcer à intégrer un jeu de balle – quarante ou cinquante filles et garçons disposés en un cercle imposant, qui prenait plus d'un quart du terrain de jeux.

2.

C'était son grand-père qui l'avait surnommé Matou. Il avait donné à toute la famille des sobriquets qui différaient de leurs vrais noms : sa fille, la mère de Matou, il l'appelait « Suzy » plutôt qu'Anna ; son gendre, « Mike » en lieu et place de Jésus (à son grand dam) ; et Paix était « Saule », ce qu'elle ne cautionnait absolument pas. « Non ! Ne m'appelle pas comme ça ! Je suis Paix ! Paix KD37T5002 ! »

Papa Jan était bizarre. Bizarre *physiquement*, bien sûr : tous les grands-parents avaient leurs particularités propres – quelques centimètres en trop ou en moins, une peau trop claire ou trop foncée, de grosses oreilles, un nez tordu. Papa Jan était à la fois plus grand et plus hâlé que la normale, il avait de gros yeux globuleux et quelques mèches rousses dans ses cheveux grisonnants. Mais il n'avait pas que son apparence qui était étrange – ses paroles *aussi*. S'il devisait toujours avec vigueur et enthousiasme, Matou ne pouvait s'empêcher de douter de la sincérité de ses discours, comme s'il pensait exactement le contraire de ce qu'il disait. Sur la question des noms, par exemple : « Merveilleux ! s'exclamait-il. Fantastique ! Quatre noms pour les garçons, et quatre pour les filles ! C'est l'idéal pour éviter toute friction, pour *homogénéiser* tout le monde ! Qui ne voudrait pas donner à ses garçons les prénoms de Jésus, Marx, Wood ou Wei ?

— Certes, convint Matou.

— Bien sûr ! Et si Uni sort quatre noms de son chapeau pour les garçons, il lui faut également en donner quatre aux filles, pas vrai ? C'est pourtant évident ! Écoute-moi. » Il s'interrompit, puis se baissa pour parler face à face avec son petit-fils. Ses yeux globuleux dansaient, comme s'il était sur le point d'éclater de rire. En ce jour férié, tous deux étaient en route pour le défilé – censé célébrer le Jour de l'Unification, ou l'Anniversaire de Wei... Matou n'en était pas très sûr, n'ayant alors que sept ans. « Écoute-moi, Li RM 35M26J449988WXYZ, lui dit Papa Jan. Écoute-moi bien, car je vais te raconter quelque chose de fantastique, de proprement incroyable. À mon époque – tu m'écoutes ? –, il y avait *plus de vingt noms différents rien que pour les garçons* ! Stupéfiant, pas vrai ? Par l'Amour de la Famille, c'est pourtant la vérité. Il y avait "Jan", et "John", et "Amui", et "Lev". "Higa" et "Mike" ! "Tonio" ! Et il y en avait encore plus du temps de mon père – quarante, voire peut-être *cinquante* ! Un peu ridicule, tu ne trouves pas ? Tous ces noms différents, alors même que les membres sont parfaitement interchangeables ? Tu as déjà entendu un truc aussi absurde ? »

Matou secoua la tête, confusément conscient que son grand-père pensait en réalité le contraire, qu'en réalité ce n'était *ni* stupide *ni* ridicule d'avoir quarante ou cinquante noms uniquement pour les garçons.

Papa Jan reprit sa main pour lui faire traverser le Parc de l'Unité, en direction du défilé. « Regarde-les ! Tous pareils ! N'est-ce pas là un *miracle* ? Les mêmes cheveux, les mêmes yeux, la même peau, la même silhouette ; *tous* pareils, filles comme garçons. Comme des pois dans une cosse. N'est-ce pas extraordinaire, *afond* ? »

Matou rougit – non, *lui* n'avait pas les mêmes yeux que tout le monde. « "Poidansunecosse" ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— Je n'en sais trop rien. Des aliments que les membres consommaient avant les gatotaux. Sharya n'arrêtait pas d'utiliser cette expression. »

Papa Jan était superviseur de construction à EUR55131, situé à vingt kilomètres d'EUR55128 – là où vivaient Matou et sa famille. Il venait les voir le dimanche, ou bien les jours fériés. Sa femme, Sharya, avait trouvé la mort lors du naufrage d'un bateau de tourisme, en 135, l'année de la naissance de Matou ; il ne s'était jamais remarié.

Ses autres grands-parents – les géniteurs de son père – vivaient à MEX10405 ; il ne les voyait qu'au vidéophone, quand ils appelaient pour les anniversaires. Eux aussi étaient bizarres – mais bien moins que Papa Jan.

Matou aimait l'école, et il aimait jouer. Le Musée Pré-U aussi trouvait grâce à ses yeux, même si certaines pièces exposées lui semblaient un peu effrayantes – les « lances » ou les « pistolets », par exemple, de même que la « cellule de prison », dans laquelle un « détenu » en tenue rayée assis sur sa couchette, la tête entre les mains, se lamentait mois après mois sur son sort. Matou passait toujours le voir – si besoin en faussant compagnie au reste de la classe –, puis s'empressait de s'éloigner après l'avoir bien regardé.

Il appréciait également les glaces, les bandes dessinées et les jouets. Un jour, il posa son bracelet et l'étiquette d'un jouet sur le scanner du centre d'approvisionnement ; le voyant rouge s'alluma, ce qui le contraignit à se débarrasser du jeu de construction dans le panier des retours. Matou n'arrivait pas à comprendre pourquoi Uni le lui avait refusé ; il ne s'était pas trompé de jour, et le jouet appartenait à la bonne catégorie. « Il y a forcément une raison, lui lança le membre positionné derrière lui. Tu devrais appeler ton conseiller pour en parler avec lui. »

Ce qu'il fit – pour découvrir que le jouet ne lui était pas refusé définitivement, mais juste pour quelques jours ;

il avait fait le malin avec un scanner, posant son bracelet dessus à plusieurs reprises, et on s'assurait ainsi qu'il apprenne sa leçon. C'était la première fois de toute son existence qu'un scanner lui refusait quelque chose qui lui tenait à cœur – pas seulement l'entrée dans la mauvaise salle de classe, ou l'accès au médicament s'il s'était trompé de jour. L'événement lui fit mal, le rendit triste.

Les anniversaires aussi lui plaisaient, ainsi que Noël, le Jour de Marx, le Jour de l'Unification et les Anniversaires de Wood et de Wei – et surtout les Jours de l'Union, où l'on rajoutait un chaînon tout neuf, plus brillant que les autres, à la chaîne de son bracelet ; un jour, il ne verrait plus là que de vieux chaînons tous identiques, indiscernables. Comme des poidansunecosse.

Au printemps 145 – il était alors âgé de dix ans –, sa famille reçut l'autorisation de se rendre à EUR00001, pour découvrir UniOrd. Le trajet en voiture dura plus d'une heure, faisant de cette aventure le voyage le plus long dont il se souvenait – même si, à en croire ses parents, il s'était rendu en Eur en avion à l'âge d'un an et demi, et d'EUR20140 à '55 128 quelques mois plus tard. Ce fut par un dimanche d'avril qu'ils accomplirent ce pèlerinage, en compagnie d'un couple de quinquagénaires (les grands-parents *bizarres* de quelqu'un d'autre, à la peau plus claire que la normale ; la femme arborait une tonte de cheveux pour le moins irrégulière) et d'une autre famille, dont les enfants avaient un an de plus que Matou et Paix. Leur père conduisit depuis l'embranchement d'EUR00001 jusqu'à l'autoport situé à proximité d'UniOrd. Matou le regarda avec intérêt manier les leviers et boutons du véhicule. Ça faisait bizarre de rouler lentement sur des *roues*, après avoir fendu l'air à toute vitesse.

Ils prirent quelques clichés du grand dôme de marbre blanc d'UniOrd – plus blanc, plus beau qu'en photo ou

bien qu'à la télé ; les montagnes enneigées qui s'élevaient au-delà semblaient plus imposantes ; le Lac de la Fraternité universelle plus bleu, plus immense –, pour ensuite rejoindre la file d'attente devant l'entrée, toucher le scanner d'admission, et pénétrer dans le hall bleu et blanc incurvé. Un membre avenant, tout vêtu de bleu pâle, les invita à se rapprocher des ascenseurs – devant lesquels ils tombèrent nez à nez avec un Papa Jan manifestement ravi de son petit tour.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » lui demanda son gendre, pendant que le vieillard embrassait sa propre fille. Ils lui avaient parlé de ce voyage, mais lui ne les avait pas prévenus qu'il en avait également fait la demande.

Papa Jan lui fit la bise. « Oh, je voulais juste vous faire la surprise, voilà tout. Histoire de pouvoir raconter à mon compère ici présent... (il posa une large main sur l'épaule de Matou)... des choses un peu plus intéressantes que le laïus de l'écouteur. » Il se pencha pour enlacer son petit-fils, qui n'en revenait pas d'être la raison de sa venue.

« Bonjour, Paix KD37T5002, ajouta solennellement Papa Jan avant de l'embrasser sur la joue.

— Quand as-tu fait ta demande ? s'enquit son beau-fils.

— Quelques jours après vous. » La main de Papa Jan n'avait pas quitté l'épaule de Matou. La file avançait de quelques mètres ; ils suivirent tous le mouvement.

« Mais ta dernière visite remonte à peine à cinq ou six ans », lui fit remarquer la mère de Matou.

Il sourit. « Uni n'oublie pas ceux qui l'ont construit. Ça nous vaut quelques privilèges spéciaux.

— Faux, rétorqua son gendre. Personne n'obtient de privilèges spéciaux.

— Et pourtant me voilà, rétorqua Papa Jan en se tournant vers Matou. Pas vrai ?

— Tout juste. » Et le garçon lui rendit son sourire.

Jeune adulte, Papa Jan avait participé à la construction d'UniOrd. Ç'avait été sa première affectation.

L'ascenseur accueillait une trentaine de membres, et une voix masculine – aussi chaude qu'amicale ; Matou l'avait déjà entendue à la télé – y remplaçait l'habituelle musique : « *Bonjour à vous, frères et sœurs ; bienvenue sur le site d'UniOrd ! Comme vous pouvez vous en rendre compte, nous nous sommes mis en mouvement. Nous descendons présentement à une vitesse de vingt-deux mètres par seconde – atteindre une profondeur de cinq kilomètres va nous prendre à peine plus de trois minutes et demie. Le puits par lequel nous nous enfonçons dans les entrailles...* » Elle les abreuva de statistiques sur la taille d'UniOrd, sur l'épaisseur de pierre qui le protégeait contre les éléments et les hommes. Matou avait déjà entendu ces chiffres à l'école et à la télé – mais ici, alors même qu'il était sur le point de voir UniOrd, ils prenaient une dimension toute neuve. Le garçon écoutait attentivement, les yeux fixés sur le disque du haut-parleur, la main de Papa Jan toujours sur son épaule – comme pour calmer son enthousiasme. « *Nous sommes arrivés, conclut la voix. Profitez bien de votre visite !* » L'ascenseur s'immobilisa sans la moindre secousse, ses portes s'ouvrirent...

... sur un nouveau hall, plus petit que celui du rez-de-chaussée. Un autre membre souriant, tout de bleu pâle vêtu, les y attendait également – ainsi qu'une file d'attente, sur deux rangées, qui s'étirait jusqu'à une double porte donnant sur un couloir faiblement éclairé.

« Nous y voilà ! s'exclama Matou.

— Rien ne nous oblige à rester tous ensemble », lui dit Papa Jan.

Paix et ses parents, qui se trouvaient un peu devant eux, se retournaient régulièrement pour voir où ils étaient – les géniteurs de Matou, tout du moins, sa sœur étant trop petite pour qu'on puisse la voir. Le membre qui les précédait

pivota pour leur proposer de leur céder sa place. « Non, lui répondit Papa Jan, ne te donne pas cette peine. Merci, frère. » Il fit un grand geste à l'intention des parents de Matou – qui lui sourirent en retour, avant de se remettre à avancer.

Papa Jan fit d'un regard le tour des lieux, les yeux brillants, la bouche tremblante ; Matou voyait ses narines palpiter. « Et voilà, dit-il, tu vas enfin découvrir UniOrd. Nerveux ?

— Oui, énormément. »

Ils suivirent l'avancée de la file.

« On le serait à moins, s'amusa son grand-père. Tu vas voir, c'est l'expérience d'une vie de se retrouver face à la machine qui va te classer, choisir tes affectations, décider des endroits où tu vas vivre et des filles que tu pourras ou non épouser – et dans l'affirmative, si vous pourrez ou non avoir des enfants, et quels noms vous leur donnerez... Bien sûr que tu es nerveux ; qui ne le serait pas ? »

Le garçon considéra Papa Jan, un peu perturbé.

Toujours aussi joyeux, celui-ci lui donna une petite tape dans le dos lorsqu'ils pénétrèrent à leur tour dans le corridor. « Allez, va t'en mettre plein les yeux ! Va regarder les vitrines, va admirer Uni ! Tout est à ta disposition ! »

Il y avait là un porte-écouteurs, comme dans les musées. Matou alla en prendre un, s'en coiffa. L'attitude étrange de Papa Jan le rendait décidément nerveux ; il aurait préféré suivre ses parents et sa sœur. Son grand-père mit à son tour un casque. « Je me demande bien ce que je vais apprendre de nouveau ! » sourit-il. Matou lui tourna le dos.

Sa fébrilité disparut dès qu'il se retrouva face à un mur constellé d'un millier de leds scintillantes. Une voix – la même que dans l'ascenseur – lui parla alors à l'oreille, pour lui expliquer la signification de ces lumières : UniOrd recevait d'une ceinture mondiale de relais les impulsions de micro-ondes émises par d'innombrables scanners,

téléords et autres appareils télécommandés, les analysait, puis envoyait la réponse adaptée.

Oui, Matou débordait d'enthousiasme. Car il n'existait rien de plus rapide, de plus intelligent, de plus omniprésent qu'Uni !

La vitrine suivante décrivait le fonctionnement des banques de mémoire : un rayon de lumière parcourait un complexe quadrillage métallique, il en éclairait certaines parties tout en en laissant d'autres dans l'ombre. La voix parlait de flux d'électrons et de supraconducteurs, de zones neutres ou chargées qui se transformaient en messagers binaires porteurs de bits d'information. Quand on posait une question à UniOrd, expliquait la voix, il passait en revue les données concernées...

Tout cela le dépassait, mais ça n'en rendait que plus merveilleuse, plus *magique*, la capacité qu'avait Uni de savoir tout ce qu'il y avait à savoir !

La suivante – une glace plutôt qu'un mur – laissait voir UniOrd : deux rangées jumelles de masses métalliques multicolores, évoquant des unités de traitement qui auraient rétréci. Certaines étaient roses, d'autres marron ou orange, et évoluaient parmi elles, dans une vaste salle baignée d'une lumière rosée, une dizaine de membres vêtus de combinaisons bleu pâle ; tout sourire, ils bavardaient entre eux en relevant sur de jolis porte-blocs ardoise en plastique les chiffres indiqués par les cadrans. Sur le mur du fond trônaient une croix et une faucille dorées, ainsi qu'une horloge indiquant *11 h 08 Dim 12 Avr 145 A.U.* Une musique enfla alors dans les oreilles de Matou ; « Loin, toujours plus loin », interprétée par un énorme orchestre – d'une manière si émouvante, si majestueuse, que des larmes de joie et de fierté lui montèrent aux yeux.

Le garçon aurait pu rester là des heures, à contempler ces membres œuvrant joyeusement à leurs tâches face à ces impressionnantes banques de mémoire au son de « Loin,

toujours plus loin », puis d'« Une puissante Famille » ; mais la musique finit par s'éteindre (quand *11 b 10* laissa place à *11 b 11*), et la voix, doucement, comme attentive à ses sentiments, lui rappela que d'autres membres attendaient leur tour – il lui fallait donc, si cela ne le dérangeait pas, poursuivre sa visite. Il se détourna d'UniOrd à contrecœur, en même temps que d'autres membres qui s'essuyaient quelques larmes aux coins des yeux en échangeant des sourires avec leurs voisins. Il fit de même.

Papa Jan le prit alors par le bras et l'entraîna de l'autre côté du hall, jusqu'à une porte équipée d'un scanner. « Alors, ça t'a plu ? »

Matou hocha la tête.

« Mais ce n'est *pas* Uni », fit son grand-père.

Le garçon le regarda.

Papa Jan lui ôta son casque. « Ce n'est pas UniOrd ! lui souffla-t-il à l'oreille d'une voix farouche. Elles n'ont rien d'authentique, ces grosses boîtes roses et orange qui se trouvent là-dedans ! Ce sont des jouets, censés fournir à la Famille un joli spectacle bien rassurant ! » Ses yeux protubérants fixaient ceux de Matou ; des postillons venaient s'écraser sur le nez et les joues du garçon. « UniOrd se trouve plus bas, trois niveaux en dessous de celui-ci ! Ça te dirait de le voir ? Ça te dirait de voir le *vrai* UniOrd ? »

Le gosse en resta coi.

« Alors, Matou ? Tu veux le voir ? Je peux te le montrer ! »

Matou hocha vivement la tête.

Son grand-père lui lâcha le bras, puis se redressa. Il regarda autour de lui, sourit. « Très bien, fit-il, continuons par ici. » Et il prit Matou par l'épaule, pour le forcer à rebrousser chemin : ils repassèrent devant la paroi vitrée contre laquelle se pressaient quantité de membres, devant le réseau lumineux des banques de mémoire, devant le mur de leds clignotantes, puis – « Pardon, s'il vous plaît » – se

frayèrent un chemin à travers la file des arrivants, pour ensuite se rendre dans une autre partie, plus sombre, vide, du hall. S'y trouvait par terre un énorme téléord, qui semblait s'être détaché de son présentoir mural, ainsi que deux civières bleues accueillant quantité de coussins et de couvertures pliées.

Il y avait dans un coin une porte munie d'un scanner, mais Papa Jan retint la main du garçon lorsqu'ils s'en furent approchés.

« Le scanner... fit Matou.

— Non.

— Mais je croyais qu'on all...

— Tout juste. »

À la grande surprise de Matou, Papa Jan le fit passer à côté du scanner, ouvrit la porte, poussa son petit-fils à l'intérieur, puis vint à la rescousse d'une fermeture automatique qui n'en demandait pas tant.

Un frisson parcourut le corps du garçon.

« Tout va bien », fit son grand-père – un peu sèche-ment. Puis, avec davantage de douceur, il prit la tête de Matou entre ses mains. « Tout va bien, répéta-t-il. Il ne va rien t'arriver. J'ai déjà fait ça plein de fois.

— Nous n'en avons pas fait la demande, lui fit remarquer un Matou encore tremblant.

— Tout va *bien*, répéta Papa Jan. Écoute : à qui appartient UniOrd ?

— Appartient ?

— Qui possède cet ordinateur ?

— La... la Famille tout entière.

— Et tu en fais partie, pas vrai ?

— Oui...

— C'est donc un peu *ton* ordinateur, pas vrai ? C'est à *toi* qu'il appartient, pas l'inverse : tu ne *lui* appartiens pas.

— Mais on est censé demander son autorisation pour faire quelque chose !

— Matou, s'il te plaît, fais-moi confiance. On ne va rien prendre, on ne va même pas toucher quoi que ce soit. On va juste regarder. C'est pour ça que je suis venu ici aujourd'hui : pour te montrer le *vrai* UniOrd. Tu as envie de le voir, pas vrai ?

— Oui, finit par lui répondre le garçon.

— Alors ne t'inquiète pas : tout va bien se passer. » Papa Jan fixa sur lui des yeux rassurants, puis lui lâcha la tête et le prit par la main.

Ils se retrouvèrent sur un palier, face à un escalier. Après qu'ils eurent descendu quelques marches – en direction du froid –, Papa Jan s'arrêta net. « Reste ici, je reviens dans une minute. Ne bouge pas. »

Matou le regarda anxieusement remonter les marches jusqu'au palier, entrouvrir la porte et ressortir à toute vitesse, l'abandonnant apparemment à son sort...

Le garçon se remit à frissonner. Il était passé devant un scanner sans le toucher, et voilà qu'il se retrouvait seul dans un escalier froid et silencieux – sans qu'Uni le sache !

La porte se rouvrit enfin ; Papa Jan revint, deux couvertures bleues sous le bras. « Il fait très froid. »

Enveloppés dans les couvertures, tous deux s'engagèrent dans un couloir juste assez grand pour leur permettre de progresser côte à côte – deux murs d'acier qui convergeaient vers une lointaine paroi de refend et s'élevaient jusqu'à cinquante centimètres d'un plafond intensément blanc. Ce n'étaient pas des murs, pas vraiment, mais des rangées de gigantesques blocs d'acier positionnés bord à bord, desquels émanait une petite brume glaciale. Chacun arborait à hauteur d'œil un gros chiffre noir : *H46*, *H48* d'un côté, *H49*, *H51* de l'autre. Il y avait au moins vingt couloirs similaires, d'étroites crevasses parallèles séparant des doubles rangées de blocs d'acier disposés dos à dos coupés par quatre couloirs légèrement plus larges.

De la buée sortait de leurs narines, une ombre indécise se dessinait à leurs pieds. À part le claquement léger de leurs sandales et le froufrou du paplon de leurs combinaisons, l'endroit était complètement silencieux.

« Alors ? » s'enquit Papa Jan en regardant son petit-fils.

Celui-ci resserra sa couverture autour de lui. « Ce n'est pas aussi joli qu'en haut.

— Effectivement *pas*. À cette profondeur, il n'y a pas de jeunes membres propres sur eux équipés de stylos et de porte-blocs. Et pas davantage de lumières chaleureuses, ou d'aimables machines toutes roses. C'est *toujours* vide, ici, année après année. Vide, froid, sans vie. Laid. »

Ils se trouvaient à l'intersection de deux couloirs ; des crevasses d'acier se déployaient devant eux dans quatre directions. Papa Jan secoua la tête, grimaça. « C'est mal, dit-il. J'ignore pourquoi, ou comment, mais c'est mal. Des plans morts dessinés par des membres morts. Des idées mortes, des décisions mortes. »

De la buée sortait de la bouche de Matou. « Pourquoi fait-il si froid ?

— Parce que ce truc est mort. » Il secoua la tête. « Non, en fait j'ignore pourquoi. Le système ne fonctionne qu'à basse température, si j'ai bien compris – mon travail se limitait après tout à installer des éléments là où ils étaient censés aller, sans rien casser. »

Ils s'engagèrent côte à côte dans un autre couloir : R20, R22, R24. « Combien il y en a ? demanda le garçon.

— Mille deux cent quarante à ce niveau, et autant juste dessous. Mais ce n'est qu'un début : il y a deux fois plus d'espace prêt à en accueillir d'autres derrière le mur est, en prévision d'un agrandissement de la Famille. S'y trouvent d'autres conduits, ainsi qu'un second système de ventilation déjà en place... »

Ils descendirent ensuite au niveau suivant – identique à celui qu'ils venaient de quitter, à ceci près qu'il y avait

des piliers d'acier à deux des intersections, et des chiffres rouges plutôt que noirs sur les banques de mémoire. Ils passèrent devant J65, J63, J61. « La plus grosse excavation jamais réalisée, fit Papa Jan. Le plus énorme boulot jamais entrepris, pour remplacer par un seul et unique ordinateur les cinq précédents devenus obsolètes. On en parlait à la télé tous les soirs lorsque j'avais ton âge. Et quand j'ai eu vingt ans, j'ai découvert qu'il m'était encore possible de participer à cette glorieuse aventure – pour peu qu'on m'accorde la bonne classification. Du coup j'en ai fait la demande.

— Tu en as fait la *demande* ? »

Son grand-père hocha la tête, tout sourire. « Mais oui. Ça n'avait rien d'extraordinaire, à l'époque. J'ai tanné ma conseillère jusqu'à ce qu'elle en fasse la demande à Uni – enfin, EuroOrd, ça ne me rajeunit pas. Elle l'a fait, et par Jésus, Marx, Wood et Wei, je l'ai obtenue : 042C, ouvrier de construction de troisième classe ; première affectation, ici même. » Il regarda autour de lui, toujours souriant, les yeux brillants. « Ils allaient descendre ces mastodontes par les puits, un à la fois. (Il éclata de rire.) Je suis resté debout toute une nuit pour m'attaquer au problème – et découvrir qu'on pouvait gagner huit mois en creusant un tunnel de l'autre côté du Mont Amour. (Il en désigna d'un pouce la direction.) EuroOrd n'avait même pas pensé à cette idée, pourtant évidente. Peut-être n'était-il pas vraiment pressé de se voir siphonner sa mémoire ! » Nouveau rire sonore.

Son rire s'éteignit ; Matou remarqua alors pour la première fois que ses cheveux étaient intégralement gris, désormais. Ses mèches rousses, dont il était si fier quelques années plus tôt, avaient disparu.

« Et les voilà, ajouta-t-il, chacune à sa place, descendues ici par *mon* tunnel, ce qui leur a permis de fonctionner huit mois plus tôt. » Mais il lançait aux unités des regards presque dégoûtés en passant devant.

« Tu... tu n'aimes pas UniOrd ? » finit par lui demander son petit-fils.

Son grand-père garda un moment le silence. Puis : « Non. (Il s'éclaircit la gorge.) On ne peut pas discuter avec lui ni lui expliquer quoi que ce soit... »

— Mais il sait tout, fit Matou. Qu'est-ce qu'il y aurait à discuter ou à expliquer ? »

Ils se séparèrent pour contourner un pilier, puis revinrent côte à côte. « Je ne sais pas, lui répondit Papa Jan. Je ne sais pas. » Il continua à avancer, le regard noir, la tête baissée, enveloppé dans sa couverture. « Écoute, dit-il soudain, y aurait-il une classification qui te plairait davantage que les autres ? Une affectation particulière que tu aimerais obtenir ? »

Matou le regarda d'un air hésitant, puis haussa les épaules. « J'accepterai la classification qu'on me donnera – celle pour laquelle je suis fait. Et les affectations qu'on me donnera, celles pour lesquelles la Famille aura besoin de moi. De toute façon, il n'y a *qu'une seule* affectation : aider à l'expansion... »

— Aider à l'expansion de la Famille dans l'univers, termina pour lui Papa Jan. Je sais. Dans l'univers unifié d'UniOrd. Allez, viens, il est temps de remonter. Ce froid de faux frère va finir par avoir raison de moi. »

Le garçon semblait embarrassé. « Tu n'avais pas parlé d'un autre niveau ? Je croyais que... »

— On ne peut pas y accéder. Il y a des scanners là-bas ; des membres s'empresseraient de venir nous "aider" s'ils voyaient qu'on ne les touche pas. Il n'y a rien de spécial à y voir, de toute façon : le système de télécommunication et les installations de réfrigération. »

Ils retournèrent aux escaliers. Matou se sentait mal, confusément conscient d'avoir déçu son grand-père ; pire encore, celui-ci n'allait pas bien : il voulait *débattre* avec Uni, ne touchait pas certains scanners et employait des

gros mots. « Tu devrais en parler à ton conseiller, lui dit-il. De ton envie de... discuter avec Uni.

— Ce n'est pas que je le veuille – j'aimerais juste pouvoir le faire si l'envie m'en prenait. »

Matou ne comprenait rien à tout ce charabia. « Tu devrais quand même lui en parler. Peut-être qu'on te donnera un traitement supplémentaire.

— Sans doute, oui. » Et puis, après quelques secondes de réflexion : « D'accord, je lui en parlerai.

— Uni sait tout sur tout », fit Matou.

Une fois sur le palier situé à l'extérieur du hall d'exposition, ils firent halte pour replier leurs couvertures. Ayant terminé en premier, Papa Jan se tourna vers son petit-fils, dans l'intention de lui venir éventuellement en aide.

« Et voilà, fit le garçon, en tapotant la couverture contre sa poitrine.

— Tu sais pourquoi je t'ai appelé "Matou" ? lui demanda son grand-père.

— Non.

— Ça vient d'un ancien dicton : "Les chats ne font pas des chiens." Ça veut dire qu'un enfant ressemble à ses parents, ou à ses grands-parents.

— Ah.

— Toi, tu ne ressemblais ni à ton père ni à même à moi – mais plutôt à mon grand-père. À cause de ton œil. Lui aussi en avait un vert. »

Matou se tortillait sur place, impatient que Papa Jan cesse de parler pour qu'ils puissent retourner dehors – là où était leur place.

« Je sais que tu n'aimes pas parler de ça, poursuivit son grand-père, mais tu n'as aucune raison d'en avoir honte. Ce n'est pas si terrible d'être un peu différent des autres. À une certaine époque, aucun membre ne ressemblait aux autres – incroyable, pas vrai ? Ton arrière-arrière-grand-père était un homme très courageux, très compétent.

Il s'appelait Hanno Rybeck – noms et numéros étaient séparés, à l'époque –, et il a fait partie des cosmonautes ayant œuvré à l'établissement de la première colonie martienne. Tu devrais donc être fier d'avoir un œil pareil. Ils tripatouillent nos gènes à qui mieux mieux de nos jours – pardon pour mon langage –, mais ils en ont peut-être loupé quelques-uns chez toi. Si ça se trouve, tu n'as pas seulement hérité de l'œil vert de mon grand-père, mais aussi d'un peu de son courage et de ses talents. » Bien qu'il ait déjà commencé à ouvrir la porte, Papa Jan se tourna une fois encore vers le garçon. « Essaie de *vouloir* quelque chose, Matou. Essaie un jour ou deux, avant ton prochain traitement. C'est le moment le plus adapté pour ça, pour... s'intéresser à ce qui nous entoure... »

Lorsqu'ils sortirent de l'ascenseur au rez-de-chaussée, le reste de la famille les attendait. « Où étiez-vous passés ? leur demanda le père de Matou.

— Ça fait un siècle qu'on attend ! ajouta Paix, qui tenait contre elle une – fausse – banque de mémoire orange miniature.

— On s'extasiait devant Uni, expliqua Papa Jan.

— Tout ce temps ? s'étonna le père de Matou.

— Exactement.

— Vous étiez censés avancer pour laisser place aux autres membres. »

Son beau-père sourit. « Toi peut-être, fit-il. Mon écouteur à moi m'a dit : "Jan, mon vieil ami, ça fait plaisir de te revoir ! Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras – et ça vaut aussi pour ton petit-fils !" »

Le père de Matou se détourna, l'air morose.

Ils se rendirent à la cantine, y demandèrent des gâteaux et du coca – sauf Papa Jan, qui n'avait pas faim –, puis emportèrent le tout à l'aire de pique-nique située derrière le dôme. Papa Jan désigna à Matou le Mont Amour, lui en

dit plus sur le forage du tunnel – à la grande surprise de son gendre : les trente-six unités n'étaient quand même pas si grandes que ça. Papa Jan lui expliqua qu'il y en avait davantage plus bas, sans pour autant lui dire combien ni à quel point elles étaient froides, sans vie. Matou garda lui aussi le silence sur la question. Ça lui faisait bizarre de partager un secret avec Papa Jan : ça les rendait différents des autres, ça les rapprochait tous deux un tant soit peu...

Lorsqu'ils eurent fini de manger, ils partirent faire la queue au terminal automobile. Papa Jan les accompagna jusqu'aux scanners, puis prit congé en leur expliquant qu'il allait plutôt rentrer avec deux amis de Riverbend – ainsi qu'il appelait '55 131, où il vivait – censés venir visiter Uni plus tard dans la journée.

Lors de son rendez-vous suivant avec Bob NE, son conseiller, Matou lui parla de Papa Jan – qui n'aimait pas Uni, qui voulait *discuter* avec lui, lui *expliquer* des choses.

Bob sourit. « Ça arrive parfois avec des membres de son âge, Li. Il n'y a pas de quoi s'en inquiéter.

— Tu ne comptes pas en parler à Uni ? s'étonna le garçon. Papa Jan a peut-être besoin d'un traitement supplémentaire, ou plus fort. »

Bob se pencha vers lui par-dessus son bureau. « Li, les divers produits chimiques qui composent nos traitements sont très précieux, et difficiles à fabriquer. Si les membres les plus âgés en recevaient autant qu'ils en ont parfois besoin, ça risquerait de priver les plus jeunes, qui *sont* les membres les plus importants de la Famille. Et produire suffisamment de produits chimiques pour satisfaire tout le monde nous exposerait au risque de négliger des tâches plus fondamentales. Uni sait ce qu'il faut faire, comment gérer chaque ressource, et ce dont chaque membre a besoin. Ton grand-père n'est pas vraiment malheureux, je t'assure. Il est juste un peu grincheux, comme nous le serons tous à son âge.

— Il utilise ce verbe, fit Matou. “Se b...e”.

— Ça arrive parfois à nos aînés, mais n’y vois rien de particulièrement signifiant. Les mots ne sont pas “obscènes” en eux-mêmes. Ce sont les actes qu’ils désignent qui sont offensants. Or les membres tels que ton grand-père ne passent pas à l’action, ils se bornent à parler. Ça n’a rien de très agréable, mais ce n’est pas vraiment une maladie. Laissons donc le conseiller de ton grand-père s’occuper de régler ça. Et toi ? Pas de frictions ?

— Non, aucune », répondit Matou – tout en songeant qu’il était passé devant un scanner sans le toucher, et qu’il s’était rendu là où Uni ne l’avait pas autorisé à aller – un point sur lequel il préférerait ne pas s’étendre devant Bob. « Aucune. Tout est afond.

— D’accord, dit Bob. Touche-le. On se revoit vendredi prochain, d’accord ? »

Une petite semaine plus tard, Papa Jan fut transféré à USA60607. Toute la famille se rendit à l’aéroport d’EUR55130 pour lui dire au revoir.

Dans la salle d’attente, pendant que ses parents et sa sœur regardaient par la vitre les autres membres embarquer à bord de l’avion, Papa Jan emmena le garçon à l’écart. « Matou Vairon... », commença-t-il, tout sourire, au grand dam de son petit-fils – qui s’efforça néanmoins de n’en rien laisser paraître. « C’est à toi que je dois d’avoir reçu un traitement supplémentaire, pas vrai ?

— Oui. Comment l’as-tu découvert ?

— Oh, j’ai deviné, voilà tout. Prends bien soin de toi, Matou. Souviens-toi d’où tu viens, et rappelle-toi ce que je t’ai dit à propos de tes *aspirations*.

— Promis.

— Les derniers passagers sont en train de monter », vint les prévenir le père du garçon.